

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L' A. D. I. R.



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - 551 34-14

Le Mémorial.

Nous étions 67 de l'A.D.I.R. pour vous représenter toutes, mes chères camarades, au cours des différentes manifestations destinées à honorer la mémoire de Jean Moulin et, à travers le héros et le martyr, la Résistance française tout entière.

Dès le début, une sorte de petit démon malin nous avait remises dans l'ambiance du passé, si j'ose dire :

— Incertitude de l'hébergement, avec l'impression de ne pas être tellement annoncées dans les hôtels d'Aix-en-Provence désignés à notre association.

— Angoisse de l'attente, sans résultat, du car prévu le 27 à 8 heures pour le transport des 50 « Aixoises » devant retrouver à Salon les camarades arrivées directement de Paris et rejoindre avec elles à 10 heures, notre présidente descendue aux Baux-de-Provence. Rassurez-vous, la complaisance de la Régie des transports des Bouches-du-Rhône nous a tout de même permis d'atteindre notre but, avec une heure et demie de retard...

— Rendez-vous manqués, nos amies parisiennes ayant été curieusement dirigées sur Aix-en-Provence, au moment même où l'on nous oubliait dans la ville du bon roi René !...

Enfin, après quelques explications à la mairie de Salon, avec les organisateurs débordés et navrés, nous montions dans les deux cars de l'Armée de l'Air dont l'exclusivité nous fut gracieusement accordée jusqu'à la fin des cérémonies du 28.

HOP 4616

Notre rencontre interrégionale à l'inauguration du Mémorial JEAN MOULIN

A partir de cet instant, déception, fatigue, énervement passèrent au second plan. Chaque virage de la route sinuuse, ombragée de verdure, se faufilant entre les fières silhouettes rocheuses des Alpilles vibrantes de lumière et de parfums d'arômes, nous arrachait des cris d'admiration.

A l'arrivée aux Baux, en même temps que le sourire, à la fois inquiet et si affectueux de notre chère Geneviève, nous attendait le miracle : dans un troisième car, nos égarées, quelque peu ahuries de leur périple inattendu à travers la Provence, nous avaient rejoints aussi simplement que si nous nous étions donné rendez-vous là, de toute éternité, à 11 h 30 précises.

Sans plus tarder, nous avons suivi notre présidente dans les ruelles pittoresques où l'architecture se marie si étroitement et si heureusement avec la nature, jusqu'à la merveilleuse mairie où un vin d'honneur était offert à notre groupe par le maire des Baux et sa municipalité.

Visite des magnifiques salles, meublées avec un goût très sûr par celui qui nous adressa un émouvant discours auquel Geneviève répondit spontanément avec la sobriété, la justesse de termes et l'élévation de pensée qui lui sont propres.

Signature du livre d'Or. Visite du Musée, fort intéressante, à l'étage supérieur de la mairie. Exploration, trop rapide hélas ! étant donné l'heure et les impératifs de notre programme, de l'antique cité enclavée dans ce chaos de roches fantastiques jaillies de la Basse-Provence — certaines de nos camarades se contentant d'admirer la vue de la place de l'Eglise et l'intérieur du sanctuaire où, depuis des siècles, se célèbre l'office de Noël selon la tradition de la pastorale provençale, tandis que les autres grimpaient, à la suite de Geneviève, jusqu'au plan du château pour en découvrir le vaste panorama.

Nous nous retrouvâmes aux cars pour descendre à la Cabro d'Or où nous avait été préparé un succulent repas. Les tables étaient décorées de manière ravissante, le service, irréprochable. Le soleil jouait sur la piscine qui scintillait au centre des jardins fleuris.

Au dessert, une surprise : M. Tuilier, patron du restaurant et ami de Geneviève, ayant

quitté sa coiffe blanche, tint à nous exprimer, avec une émotion nuancée d'humour, les sentiments profonds qu'éveillaient en lui les circonstances de notre présence. Il poussa même la délicatesse jusqu'à offrir leur repas à nos trois petits chauffeurs de l'Armée de l'Air, littéralement passionnés par l'ambiance de notre réunion.

Puis, nous quittâmes les Baux pour nous arrêter quelques minutes devant le mausolée et l'arc de triomphe romains, remarquablement conservés, qui constituent les Antiques de Saint-Rémy-de-Provence.

Enfin, nous atteignîmes le véritable but de notre rencontre : ce face à face avec les origines, la jeunesse, l'humanisme, l'héroïsme de Jean Moulin, dans l'intimité d'Eygalières. Seule, l'A.D.I.R. avait eu la pieuse pensée d'aller se recueillir devant la petite bastide qui abrita l'homme et le résistant, ce bâtiment modeste destiné à des vacances provençales, et qui devait devenir, à la fois le refuge où venait se cacher le coordinateur traqué de nos Réseaux, après ses parachutages clandestins, et le P.C. d'où il transmettait ses consignes.

La municipalité, qui avait abandonné ses vendanges pour se joindre à notre pèlerinage, nous guida immédiatement dans le chemin de terre embaumé d'effluves de thym et de romarin qui aboutit au mas de Jean Moulin. Et là, groupées autour de notre drapeau, nous avons écouté, bouleversées jusqu'au fond du cœur, les paroles de M. Galtier, adjoint au maire d'Eygalières. En une brève allocution, qui mérite d'être intégralement reproduite dans notre bulletin, M. Galtier, félibre et conservateur du Musée Frédéric Mistral, a su exprimer, avec sa sensibilité de poète, la gratitude d'Eygalières envers notre geste et la reconnaissance de sa commune envers l'enfant de Provence qui avait poussé l'amour de sa petite patrie jusqu'au martyre pour la France. (Voir p. 3.)

C'est alors que notre présidente a trouvé, elle aussi, les mots qui convenaient pour répondre, de manière particulièrement vibrante et chaleureuse, à M. Galtier et remercier, avec émotion, de son accueil, la municipalité d'Eygalières.

C'est à de tels instants, inoubliables pour celles qui ont eu la faveur d'y participer, que nous vous avons toutes associées, mes chères

camarades, dans le souvenir de Jean Moulin et dans ce cadre si parfaitement harmonisé à sa nature d'artiste et à sa noble personnalité.

Au retour de la bastide, sur les tables de l'unique café de la petite place ensoleillée du village nous furent servis par l'adjoint au maire et ses conseillers municipaux les rafraîchissements préparés à notre intention.

Puis, nous nous sommes séparées à regret de nos hôtes pour reprendre la route de Salon.

Notre rencontre A.D.I.R., conçue, organisée par Geneviève et si pleinement réussie, était terminée. Nous ne sommes pas près d'en perdre le souvenir et je crois que Jean Moulin, là où il se trouve, en a goûté toute la ferveur.

Nous arrivâmes à la Maison des Jeunes juste à temps pour entendre, au milieu d'un grand nombre de nos camarades résistants, le beau discours du ministre des Anciens Combattants, exaltant cette union que Jean Moulin avait payée de sa vie, et pour écouter, intensément émues, la voix grave et pleine d'une femme drapée de blanc et ceinte des trois couleurs de la France, clamer l'appel bouleversant du *Chant des partisans*.

Tandis que les plus fatiguées de nos compagnes avaient profité d'un car à destination d'Aix pour aller réparer leurs forces avant d'aborder les cérémonies du lendemain, les autres, après s'être quelque peu restaurées au dîner-popote, sous l'immense chapiteau dressé sur la place voisine de la Maison des Jeunes, reprenaient les véhicules de l'A.D.I.R. pour gagner, à quelque distance de la ville, les lieux du Mémorial et participer aux phases principales de la Veillée qui devait se dérouler tout au long de la nuit.

Les mots sont impuissants, mes chères camarades, à exprimer la grandeur de cette manifestation.

Dans un site incomparable, éminemment adapté au monument destiné à perpétuer le souvenir du pur symbole provençal de notre résistance française, l'ambiance était impressionnante. Sous la voûte immense du ciel étoilé, le souffle rude de la tramontane qui s'était levée, faisait claquer les drapeaux. Les flammes oscillantes des torches portées par une douzaine de soldats de l'armée de l'Air, disposés en demi-cercle autour de la haute silhouette drapée dans son voile, projetaient dans la nuit froide leurs étincelles déchiquetées par le vent.

La foule suivait dans le silence et le recueillement la méditation proposée par les voix des récitants, interrompues à intervalles réguliers

par les marches militaires exécutées par la musique de l'armée de l'Air.

A 22 h 25, le ministre des Anciens Combattants s'immobilise, avec sa suite, devant le monument.

A 22 h 30, portée par un ancien combattant depuis le cimetière militaire de Luynes, la Flamme faisait majestueusement son arrivée, précédée par la lueur des phares d'une importante formation de motards, disposés en triangle.

Remise au maire de Salon qui la transmit au président du Comité du Mémorial, elle passa aux mains du ministre, qui alluma la vasque située au pied du monument.

Tandis que les plus fatiguées de nos compagnes, trois projecteurs de D.C.A. lancèrent dans le ciel leur faisceau tricolore, bientôt rejoint par la trajectoire d'un autre projecteur indiquant, dans la région des Alpilles, le point approximatif des parachutages de Jean Moulin.

Et l'hymne national rendit au héros de la Résistance les honneurs de la France.

Une première garde d'honneur, constituée par le ministre, la sœur de Jean Moulin, son ancien radio, Hervé Montjaret, et les plus hautes personnalités civiles et militaires, prit place au pied du monument. Des compagnons de la Libération leur succédèrent et, par relèves successives, la Veillée devait se poursuivre ainsi jusqu'à l'aube.

L'A.D.I.R. y fut présente en la personne de sa présidente. Les autres, tenues hélas ! par leur promesse de libérer aussitôt que possible les chauffeurs militaires, avaient dû quitter les lieux du Mémorial après le départ des autorités officielles.

Le lendemain matin, les cars de l'armée de l'Air, exacts au rendez-vous, nous ramenaient à Salon vers 9 h 30, et nos amies se regroupaient dans une tribune, face au Mémorial.

Aux accents martiaux des marches militaires, nous assistâmes avec la foule innombrable de nos camarades des Associations d'Anciens Combattants et Résistants, à la mise en place d'une compagnie de l'armée de l'Air et de tous les drapeaux massés derrière le monument. Puis ce fut l'arrivée du Premier ministre et de sa suite. Tandis que retentissait l'hymne national, M. Chaban-Delmas salua le drapeau et, après avoir passé en revue les détachements militaires, prit place dans la tribune d'honneur.

Il rejoignit bientôt, au pied du Mémorial, Laure Moulin, Hervé Montjaret, ainsi qu'un

enfant choisi parmi d'autres pour représenter la jeunesse de France. Le cordon qui retenait la draperie passa successivement dans leurs mains et le Premier ministre, assisté de l'enfant, dévoila la statue. Dans le silence total, tandis que s'inclinaient les drapeaux, une fois de plus s'élevait le *Chant des partisans*.

Dans un fracas de tonnerre, la formation aérienne de l'Air passa au-dessus de la statue de bronze vert sombre, luisante de soleil, élancée et tendue par la pointe des pieds aux extrémités des mains, dans un mouvement pouvant évoquer à la fois la descente vers le sol du corps parachuté et l'irrésistible élan de l'esprit vers l'Infini. C'est au maître Marcel Courbier que nous devons cette œuvre digne du symbole qu'elle représente.

A la suite du défilé des drapeaux devant le monument, M. Chaban-Delmas fit alors, en termes magistraux, l'exposé historique de la vie et de la carrière de Jean Moulin, rappela, dans l'intégralité des textes, la mission qui lui fut confiée par le général de Gaulle, la splendide citation méritée par son action héroïque et son martyre et termina, dans l'émotion générale, par un appel vibrant à la jeunesse de France.

Au cours du banquet qui devait clore les cérémonies officielles et que présidaient le Premier ministre, le ministre des Anciens Combattants et de nombreuses personnalités ayant appartenu à la Résistance, se retrouvèrent tous les anciens camarades, issus de tous les points de France et de toutes les idéologies politiques, venus honorer la mémoire de Jean Moulin. De partout, fusaien les exclamations joyeuses de ceux et de celles qui, s'étant perdus de vue depuis tant d'années, se reconnaissaient soudain, échangeaient leurs souvenirs, ramaient une fraternité née dans l'angoisse et, pour beaucoup, dans la souffrance.

Au moment de la séparation, le *Chant des adieux* jaillit de tous les coeurs, comme pour sceller à nouveau l'amitié des survivants et la fidélité au souvenir des disparus.

Oui, mes chères camarades, je crois que tous sont rentrés meilleurs de ce pèlerinage dans leur passé. Puissions-nous, après y avoir renforcé les racines de notre vocation, la rayonner davantage, sans orgueil déplacé, afin qu'après nous, les jeunes générations projettent à leur tour dans l'avenir qui leur appartient cette solidarité dans l'amour de la patrie et de l'humanité dont Jean Moulin, en ajoutant une page personnelle à notre Histoire de France, lui a donné l'exemple.

J. L'HERMINIER.

A droite, groupés derrière le drapeau de l'A.D.I.R., nos camarades et les membres de la municipalité d'Eygalières.

Ci-dessous, le mas de la Lèque. Croquis de France Audouy.



Une très grande œuvre

Le Pavillon des Cancéreux

par Alexandre Soljénitsyne

Dans *Voix et Visages* de l'été 1963, Jacqueline Rameil saluait la parution du premier livre de Soljénitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch* plus comme un événement politique que comme un événement littéraire. Soljénitsyne était alors totalement inconnu. Son récit d'une centaine de pages, racontant la simple journée d'un détenu dans un camp de Sibérie bouleversa l'U.R.S.S. et le monde. Dans sa densité et sa simplicité, ce petit livre établissait un fait historique douloureux : l'Etat communiste de Staline reposait sur un système concentrationnaire.

*Le Pavillon des cancéreux**, traduit en France en 1968, est un événement littéraire, un grand événement littéraire. Nous ne pensons pas nous tromper en plaçant son auteur dans la grande lignée d'Homère, de Shakespeare, de Balzac, de Tolstoï.

Tels ces grands conteurs de tous les temps, Soljénitsyne apparaît dans *Le Pavillon des cancéreux* — et aussi dans son autre grand roman publié peu avant, *Le Premier Cercle* — comme un prodigieux créateur de personnages animés d'une vie propre, d'une personnalité singulière, accomplissant pas à pas leur destinée. C'est par leurs biographies entrelacées que s'élabore peu à peu la fresque gigantesque de l'aventure humaine éternelle, incarnée dans une société du XX^e siècle.

Homère n'avait pas procédé autrement pour tracer l'immense tableau de son époque. Dans *L'Iliade*, la foule des guerriers est composée d'individualités distinctes, caractérisées par un geste, une attitude, un trait physique, une parole. « Presque tous les personnages sont braves, fait remarquer l'historien André Bonnard, mais il est frappant qu'aucun ne soit brave de la même façon ». Et, jusque dans la rencontre avec la mort, chacun a sa manière de passer de vie à trépas.

Ainsi en est-il des personnages de Soljénitsyne. Comme Homère, Soljénitsyne va droit à l'homme, à ce qui fait son infinie diversité, à ce drame unique qu'est la vie et la mort de chacun. De toutes ces destinées, il fait une immense composition, ruiselante de talent, par laquelle il nous communique, dans une langue admirable (la traduction du *Pavillon des cancéreux*, par Georges Nicot, n'est pas moins admirable), le profond souci moral et social qu'il a de son époque.

Le monde du *Pavillon des cancéreux* est le monde de la souffrance. Les malades de cet hôpital d'une lointaine république d'U.R.S.S. sont aux prises avec la souffrance de toujours, celle qui frappe au hasard, jeunes et vieux, et n'a d'autre fin que la mort. Au cours d'un hiver maussade, nous suivons un à un les malades du pavillon 13 — « Ils auraient tout de même pu choisir un autre numéro » —, les anciens et les nouveaux qui vont prendre leur place dans un lit qui ne reste jamais vide plus d'une journée.

Parmi les anciens, il y a Ephrem Poddouïev, ce trimardeur qui vous soulevait comme rien un sac de ciment de cent kilos et pour qui le charme de la vie était de changer sans cesse de ville, de travail, de femme. Son cancer le tient à la nuque ; il souffre de plus en plus. L'heure est venue pour lui de crever. Mais, que tous ses voisins de lit le sachent, ils crèveront aussi. Même s'ils sortent de ce pavillon, ils y reviendront tôt ou tard.



Alexandre Soljénitsyne

Pour faire taire cet oiseau de malheur, un autre grand gueulard, au nom succulent de Kostoglotov, lui passe un petit livre. « Poddouïev, écrit Soljénitsyne, n'avait jamais senti personnellement le besoin de lire : la radio lui remplaçait les journaux ; pour ce qui est des livres, ils lui semblaient parfaitement inutiles dans la vie de tous les jours... Il n'avait jamais lu que par nécessité : des brochures sur son métier, des notices d'emploi sur les appareils de levage et la Petite Histoire du P.C. (b) jusqu'au chapitre IV. Dépenser de l'argent pour des livres, ou bien encore se fatiguer à aller les chercher dans une bibliothèque lui semblait tout bonnement ridicule. Et si, d'aventure, il lui en tombait un sous la main pendant un voyage ou dans une salle d'attente, il en lisait vingt à trente pages, et toujours il finissait par abandonner, n'ayant rien trouvé qui traitât du juste emploi de la vie.

« Ici aussi, à l'hôpital, il y en avait sur les tables de nuit et sur le rebord des fenêtres, mais il n'y touchait même pas. Et il n'aurait pas non plus touché à ce petit livre bleu avec des arabesques dorées, si Kostoglotov ne le lui avait pas refilé un certain soir encore plus vide et plus écourteur que les autres soirs. Ephrem Poddouïev s'était bien calé sur les reins à l'aide de deux oreillers et il avait commencé à feuilleter. Ajoutons qu'il n'aurait pas commencé la lecture si c'avait été un roman. Mais c'était de petits contes de rien du tout où tout était dit en cinq, six pages et quelquefois en une seule. La table des matières fourmillait de titres. Poddouïev se mit à les parcourir et tout de suite il eut la sensation que ça devait parler de l'essentiel. Le travail, la mort et la maladie, La loi essentielle, La Source, Qui sème le vent récolte la tempête, Trois coeurs, Marchez dans la lumière tant qu'il y a de la lumière.

« Ephrem en chercha un plus court que les autres. Il le lut. Ça lui donna envie de réfléchir. Il réfléchit. Il eut envie de relire. Il relut. Et à nouveau, il eut envie de réfléchir. Et il réfléchit de nouveau.

» La même chose se produisit avec le second récit.

» A ce moment-là, on éteignit la lumière. De peur qu'on ne lui chipe le livre, et pour ne pas avoir à le chercher le lendemain, Ephrem le fourra sous son matelas... Puis, avant de s'endormir, il réfléchit encore à ce qu'il avait lu.

» Seulement, il y avait les élancements dans sa tête, et cela l'empêchait de réfléchir.

» La matinée du vendredi fut maussade, et, comme toutes les autres matinées d'hôpital, elle fut pénible. Pas un matin ne commençait dans cette salle sans les discours macabres d'Ephrem. Si quelqu'un exprimait un quelconque espoir ou souhait, Ephrem se chargeait aussitôt de le refroidir et de l'accabler. Mais, aujourd'hui, la seule idée d'ouvrir la bouche le dégoûtait et il s'apprêta à lire le livre modeste et apaisant de la veille.

» ...

» Déjà hier au soir, Ephrem avait remarqué le titre suivant : Qu'est-ce qui fait vivre les hommes ? Ça, c'était un titre bien envoyé, à croire qu'Ephrem lui-même l'avait trouvé. Car tout en arpantant le parquet de l'hôpital, à quoi d'autre pensait-il donc, ces dernières semaines, sinon à cette question, encore informulée : Qu'est-ce qui fait vivre les hommes ?

» Le récit n'était pas court, mais dès les premiers mots, il se lisait facilement, il se déposait dans le cœur doucement et simplement.

Poddouïev est émerveillé et, séance tenante, il fait part de sa découverte aux autres : « Qu'est qui fait vivre ? » demanda-t-il à la cantonade.

Ni le vieux berger ouzbek, ni l'adolescent autodidacte, ni le doux tatar Sigbatov sur son grabat du palier — à cause de l'odeur — ni même l'infirmier Tourgoun ne donnent de réponse satisfaisante. Ce n'est ni le salaire, ni le travail, ni la nourriture qui fait vivre.

Soudain, la voix assurée de Paul Nikolaïevitch Roussanov, haut fonctionnaire d'un service de contrôle politique, retentit du lit d'en face : « Pas le moindre doute n'est possible. Les hommes vivent d'idéologie et de causes communes ! »

Poddouïev n'est pas d'accord, il se replonge dans le petit livre.

— Et alors, harcèle Roussanov, qu'est-ce donc qui fait vivre les gens dans votre bouquin ? Ephrem ose à peine dire à haute voix que c'est l'amour, l'amour d'autrui.

Ce que Poddouïev avoue là, c'est un peu la profession de foi de Soljénitsyne. Et pas seulement sa profession de foi, mais sa façon d'être un écrivain : sa sensibilité d'artiste se double d'une faculté de sympathie profonde pour les êtres. Il entre dans la peau de Poddouïev, comme il entrera dans la peau de tous les autres personnages. Même le Roussanov de la police politique, malgré sa morgue du début, malgré les vilaines actions qu'il a commises, a droit à sa compréhension et à sa sympathie.

Mais la préférence de Soljénitsyne va tout de même à Kostoglotov, qui tient le rôle principal sur cette vaste scène, ce révolté de Kostoglotov « avec son grand corps, sa tête hirsute et noire comme du charbon, et ses grandes mains » — et son cœur assoiffé de tendresse. C'est que Kostoglotov a bien fait

DISCOURS DE M. CHARLES GALTIER

Le maire d'Eygalières, qui aura, demain, à Salon, l'honneur de représenter notre population à l'inauguration du Mémorial Jean Moulin, n'a pu se joindre à nous, aujourd'hui.

Il le regrette et s'en excuse.

La mission a donc été confiée à l'un de ses adjoints, non point de vous accueillir, mais d'associer la commune d'Eygalières à l'hommage rendu à Jean Moulin.

Mesdames, Messieurs, amis et compagnons de ce héros, ce haut-lieu vous appartient en effet. Eygalières ne vous accueille pas, mais vient se joindre à votre pèlerinage et communier avec vous d'un même cœur fervent.

Dans l'hommage rendu par le pays et la nation, nous Provençaux, nous habitants d'Eygalières, voulons apporter ici, en toute simplicité, mais avec fierté aussi, le tribut particulier de notre admiration et de notre reconnaissance à Jean Moulin et, au-delà de lui, à tous les combattants de l'ombre qui nous ont rendu la lumière.

Ce que nous pouvons exprimer ici c'est, me semble-t-il, tout d'abord, à quel point nous sommes sensibles à l'amour de Jean Moulin pour notre Provence et notre village et dont témoigne le choix qu'il avait fait, avec Laure Moulin, sa sœur, de ce mas, pour y vivre des jours qui s'annonçaient heureux.

Leur père, Antoine Moulin, témoignait déjà d'un même sentiment de préférence pour ce coin des Alpilles. Il y venait souvent et il en a chanté quelquefois les charmes dans ses vers provençaux.

C'est aussi en langue d'oc qu'Antoine Moulin avait dit sa joie à la naissance de son fils Jean, dans un petit poème que Jean Moulin a dû se redire parfois pour illuminer ses heures les plus sombres, un petit poème qui, je crois, doit être entendu, ici, aujourd'hui.

« O moun Janet, moun cago-nis,
Tu que siés vengu de Paris
Dins un caulet, coume lou dis
Toun fraire. »

O, moun mignot, coume siés bœu
Quand, dins la faiso e lou banèu,
Te viro coume un cabedèu,
Ta maire.

Siés lou jouget de tout l'oustau
Quand fas riseto emé ti trau;
Mai subretout, à ieu, fas gau,
Toun paire.

E longo-mai siegues ansin,
Fres, amistous e cremenin
En digne fiéu di viéi Moulin,
Ti rière. »

« O mon Jeannet, mon dernier-né,
Toi qui es venu de Paris
Dans un chou, comme le dit
Ton frère.

O mon mignon, que tu es beau,
Quand dans le lange et le maillot,
Te roule comme une pelote,
Ta mère.

Tu es le jouet du foyer
Quand tu ris avec tes fossettes,
A moi surtout tu donnes joie,
Ton père.

Et que longtemps tu restes ainsi,
Frais, aimable et le teint rosé,
En digne fils des vieux Moulin,
Tes aieux. »

« En digne fils des vieux Moulin, ses aieux », Jean Moulin a vécu. Nous le savons tous.

De grandes voix l'ont déjà dit, de grandes voix le diront encore aujourd'hui et demain, à Salon, et longtemps, longtemps encore, puis-

que c'est dans le grand Livre d'Histoire de la France et de l'humanité que Jean Moulin a écrit sa geste.

L'hommage particulier que notre village d'Eygalières rend à Jean Moulin, je vous en apporte ici le témoignage, ici, devant ce mas où il avait voulu être parachuté, avec ses compagnons, pour entamer la mission d'unification des mouvements de la Résistance, que lui avait confiée le général de Gaulle.

Ce mas s'appelait le Mas de la Lèque. Il devait son nom aux pierres (Lèque signifiant pierre) du mur de l'oppidum qui domine le site. Nous l'appelons maintenant le Mas de Jean Moulin et, plus simplement encore : « Jean-Moulin ».

Nous sommes ici, non plus au Mas de la Lèque, mais à Jean-Moulin.

Ceux, parmi nous, qui connaissent bien l'âme du pays et les modes de penser de nos populations, savent à quel point demeure immuable une dénomination de lieu, lorsqu'elle est basée sur un toponyme. La patiente usure des siècles peut altérer un tel nom, elle n'entame point son caractère essentiel : le vocabulaire originel demeure.

CHRONIQUE DES FILMS

"Z" : IL EST VIVANT

Un cinéaste tenace, un jeune comédien qui engage toutes ses économies dans un projet que les producteurs français et les compagnies américaines jugent hasardeux, une collaboration franco-algéro-grecque, donneront le jour à un grand film politique.

A l'origine de ce film, des événements historiques qui se sont déroulés en Grèce et ont été relatés par l'écrivain Vassilis Vassilikos. Le roman, édité à Athènes, puis interdit peu après, sera traduit en français. Il va inspirer les scénaristes. Ceux-ci suivront pas à pas les péripéties d'un drame dont ils ressusciteront les épisodes.

Le 22 mai 1963, à Salonique, Gregorios Lambrakis, professeur de médecine à l'Université d'Athènes et député appartenant au parti E.D.A. (Union de la gauche démocratique) préside une réunion des Amis de la paix où il proteste contre l'installation de fusées Polaris en Grèce. En sortant de la réunion, il

Eh bien ! les gens d'Eygalières qui avaient connu ce lieu sous le nom, venu du fond des âges, de Mas de la Lèque, sans s'être concertés, ont abandonné la vieille appellation héritée de leurs ancêtres, pour ne plus voir, ici, que le mas de Jean Moulin.

C'est là un phénomène très rare et significatif.

Et c'est dans cet élan de l'âme collective que je vois l'hommage particulier, émouvant et profond rendu par la population d'Eygalières à Jean Moulin.

Nous retrouvons là, en effet, le processus même de la création du mythe dans les civilisations traditionnelles qui se fondent toujours sur le choix qu'avait fait, d'un site, un saint ou un héros.

La population d'Eygalières ne voit plus, ici, le vieux mas de la Lèque, mais seulement la maison du héros.

Nous sommes à Jean-Moulin.

Obscurément peut-être, mais avec une évidente certitude, l'âme collective de notre village a su que ce lieu, choisi par Jean Moulin, était devenu un haut-lieu, un mémorial où, par des pèlerinages, tel celui d'aujourd'hui, une nation vient, lorsqu'il le faut, revigorer son cœur et ranimer sa foi.



est renversé par un triporteur. Transporté à l'hôpital, il y mourra trois jours après sans avoir repris connaissance. L'affaire soulève en Grèce une immense émotion. La presse n'admet pas la version officielle du « regrettable accident de la circulation ». Le leader de l'opposition, Georges Papaandréou, accuse le président Caramanlis d'être le « responsable moral » de cette mort. Le gouvernement désigne un juge pour instruire l'affaire.

Ce juge va cheminer patiemment dans le dédale des témoignages. Christos Sartzetakis, tel est son nom, est un magistrat de droite, épris de justice. Il obtiendra les aveux du conducteur du triporteur. Il démontrera que l'attentat a été organisé par un mouvement d'extrême-droite dirigé par un ancien pro-nazi. Il fera inculper l'inspecteur général de la gendarmerie, le directeur de la police de Salonique, des officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires.

Six mois plus tard, c'est le coup d'Etat militaire. Aujourd'hui, la plupart des témoins entendus au procès sont morts mystérieusement, déportés aux îles. Le juge Sartzetakis n'a plus le droit d'exercer ses fonctions.

Partis de ce schéma historique, les cinéastes Semprun et Costa-Gavras vont traiter la tragédie grecque à la manière d'un « suspense » policier. Ils entraîneront le spectateur à travers les méandres d'une enquête difficile, ils susciteront son indignation, éveilleront sa frayeur, transformeront le scénario en quelque chose de proche, de personnel. Tandis qu'un très grand Z apparaît sur l'écran, accompagné de la photographie d'Yves Montand (Z), des inscriptions défilent. Elles auront toujours notre accord.

Conçu pour le grand public, le film n'approfondit pas assez, peut-être, le drame de la raison d'Etat et de la liberté, ne dit pas assez l'universalité du problème. Mais l'admirable musique de Mikis Théodorakis est là qui suppose l'ensemble. Une voix s'élève qui dit la souffrance des peuples opprimés. On se souvient des airs de *Zorba le Grec* et de leur compositeur en résidence surveillée. Grâce au réseau qui le relie au monde des vivants, nous entendons encore le chant de Théodorakis. Mieux encore que la remarquable interprétation d'Yves Montand, il fera se lever dans la salle obscure, et vingt-cinq ans après Hitler, le spectre du monstre totalitaire. Concerné, chaque spectateur se sent le devenir.

dix ans dans les camps. Il est d'ailleurs encore interdit de séjour. Il est de ce monde « que personne ne peut se représenter, dont personne n'a la moindre idée », ce monde plus ou moins consciemment ignoré de la population, ce monde de la souffrance et de l'injustice qui marque à jamais ceux qui l'ont connu. Même quand on en est sorti, on est marqué d'un invisible sceau qui se décale à des riens, on parle une langue subtile qui n'est comprise que des anciens concentrationnaires. Cette immense fraternité paie de toutes peines. En relégation, très loin de l'hôpital, Kostoglotov a des amis chers : un vieux médecin et sa femme qui ont réussi à se rejoindre après des années de camp et qui se fabriquent un petit bout de bonheur, dans la steppe, avec leurs bons chiens. Ces vieux Kadmine portent un nom doux comme une caresse. Malgré les épreuves passées, ils ne sont que tendresse l'un pour l'autre, pour leurs amis, pour leurs bêtes.

On n'en finirait pas d'évoquer tous ces personnages. Car il y a aussi ces femmes médecins, accablées de travail et de fatigue, dévouées à leurs malades malgré toute la difficulté des rapports avec eux et malgré les tristesses de leur vie familiale.

Ainsi, de chapitre en chapitre, avec des personnages toujours différents, toujours attachants, Soljénitsyne déroule son fil d'Ariane où plutôt, selon sa propre expression, sa rivière qui finit dans les sables... Ce qui donne son sens et son charme au fil des jours mutilés par la maladie ou la captivité, c'est un regard affectueux, une conversation amicale, une fidélité familiale. Ce peut être encore la compagnie d'un chien ou la douceur d'un printemps. Même en prison — et Soljénitsyne a passé huit ans dans les camps et trois ans en relégation —, même au pavillon des cancéreux — et Soljénitsyne a été soigné pour un cancer à deux reprises —, il reste ce trésor que nul ne peut vous ôter, la liberté d'aimer.

Cette liberté suprême n'est pas donnée, elle est une conquête quotidienne. Du matin au soir et du soir au matin, il faut tenir, ne pas se laisser abattre et s'accommoder des plus grands renoncements. Il faut savoir aussi, le moment venu, préférer la mort à une compromission inacceptable.

La grandeur de l'œuvre de Soljénitsyne réside dans ce long chant des valeurs éternelles de l'homme. L'écrivain n'a pas peur de le dire lui-même : face au courant général de la littérature occidentale qui s'affadit dans la confusion des valeurs — quand elle ne dégénère pas dans l'exaspération du pervers et du morbide — il voudrait entraîner la nouvelle avant-garde littéraire russe vers sa conception du monde, morale et sociale.

Mais pour mener à bien cette mission, il faudrait d'abord que ses livres fussent publiés en U.R.S.S. Or, ni le *Pavillon des cancéreux*, ni le *Premier Cercle* ne sont autorisés à paraître là-bas — alors qu'ils circulent à des dizaines de milliers d'exemplaires en Occident. Rien n'est plus douloureux pour Soljénitsyne que cette situation paradoxale, et il a supplié à plusieurs reprises l'Union des Ecrivains de lever l'interdit qui frappe son œuvre. Ses collègues écrivains lui reprochent de ne pas décrire que les douleurs du pays et non ses joies, de choisir ses personnages surtout parmi d'anciens détenus, de ne jamais montrer les grandes réalisations soviétiques.

Soljénitsyne répond que la littérature russe s'est toujours tournée vers ceux qui souffrent. « Une littérature, dit-il, qui n'est pas l'air de la société qui lui est contemporaine, qui n'ose pas communiquer à la société ses propres souffrances et ses propres aspirations, qui n'est pas capable d'apercevoir à temps les dangers sociaux et moraux qui la concernent ne mérite même pas le nom de littérature.

» Du moment que l'écrivain regarde le monde avec des yeux d'artiste, et grâce à son intuition, il découvre avant les autres hommes et sous des aspects inattendus, nombre de phénomènes sociaux. C'est là que se situe ce talent, et un certain devoir découlé de ce talent : il doit parler à la société de ce qu'il

voit ou du moins de ce qui n'est pas bon et qui présente un danger. » *

Le danger que court la société soviétique, aux yeux de Soljénitsyne, est d'ordre moral. Dans le *Pavillon des cancéreux*, c'est le vieux et taciturne Choloubine aux yeux ronds et fixes de hibou qui soudain libère des torrents d'indignation. Pour survivre dans le monde soviétique, il lui a fallu se plier à toutes les modes changeantes du pouvoir. La peur le rendait chaque fois plus petit, et son zèle à rester dans la ligne ne lui a même pas conservé ses enfants, qui se sont éloignés de lui. Citant le vers de Pouchkine : « L'homme est tyran, traître ou reclus », il se demande si sa lâcheté ne l'assimile pas aux traîtres. Soljénitsyne se prend à rêver d'une société qui ne vous accuserait pas à de tels choix, une société fondée sur un véritable « socialisme moral ».

Le *Premier Cercle* (c'est une allusion aux cercles de l'enfer de Dante) est beaucoup plus violent dans sa critique de l'Etat. C'est un long cri d'indignation et de rage contre l'oppression et le malheur où les prisonniers sont plongés. Car ce « premier cercle » est une prison spéciale où l'on fait travailler des détenus-chercheurs à des réalisations techniques pour le compte du ministère de l'Intérieur. Les hauts fonctionnaires de la police dont elle dépend sont pris eux-mêmes dans un réseau de surveillance et de délation terrifiant. De proche en proche, on remonte les maillons de la terreur et on arrive au bureau blindé de Staline. Quatre chapitres du *Premier Cercle*, dans lesquels la puissance du génie de Soljénitsyne prend une dimension extraordinaire, sont consacrés à un portrait impitoyable du tyran. De toute l'œuvre de l'écrivain, c'est le seul personnage qui ne bénéficie d'aucune compassion. A son égard, Soljénitsyne use d'un humour cinglant qui surprend. Il ne lui pardonne pas d'avoir, à ses yeux, trahi Lénine et la Révolution et d'avoir conclu avec Hitler une alliance qui a failli anéantir l'U.R.S.S.

Il faut savoir aussi que Soljénitsyne, qui a toujours eu une très haute idée de sa patrie, a été arrêté en 1945, sur le front, alors qu'il commandait une batterie, pour avoir critiqué Staline sans le nommer, dans une lettre à un ami. Dégradé, dépouillé de ses décorations, il a été déporté sans jugement. De 1945 à 1948, il a rencontré dans les camps des centaines d'anciens prisonniers de guerre, venant pour la plupart des camps de concentration allemands, certains ayant réussi des évasions extraordinaires, mais tous considérés comme des espions de l'Occident. (Ceci explique peut-être pourquoi celles de nos camarades qui avaient caché des prisonniers de guerre russes évadés n'en ont plus jamais eu de nouvelles.)

On comprend, dans ces conditions, que Soljénitsyne ayant partagé le triste sort de millions d'opprimés, ne soit pas enthousiaste d'une société qui repose encore sur un énorme système policier. Il n'est pas l'adversaire du socialisme, mais il le voudrait respectueux de l'homme. « L'homme, dit-il, est une unité physiologique et spirituelle avant d'être membre de la société. L'écrivain n'a pas moins de devoirs envers l'individu qu'envers la société. »

Ce qui est remarquable, chez Soljénitsyne, c'est qu'après avoir férolement dénoncé la cruauté inouïe de l'époque stalinienne dans *Une journée d'Ivan Denissovitch* et dans *Le Premier Cercle*, il s'élève, dans *Le Pavillon des cancéreux*, au-dessus de la grande révolte de ses premiers ouvrages. Kostoglotov lui-même a dépouillé l'amertume qui l'a rongé pendant toutes ses années de jeunesse passées au bagne. Soljénitsyne est cependant très anxieux que ces longues années d'épreuve subies par son pays puissent donner leur moisson littéraire. Dans sa lettre du 16 mai 1967 au Présidium du Congrès, il écrit :

« On ne reconnaît pas aux écrivains le droit d'exprimer des jugements anticipés sur la vie morale de l'homme et de la société, d'expliquer

de façon indépendante les problèmes sociaux ou l'expérience historique qui a si profondément marqué notre pays. Les œuvres qui pourraient exprimer la pensée mûrie par le peuple et exercer avec le temps une influence salutaire dans le domaine spirituel ou sur l'évolution de la conscience sociale, sont interdites ou mutilées par la censure pour des raisons mesquines, égoïstes et peu soucieuses des exigences ultérieures de la vie du peuple. »

Il déclara encore devant le secrétariat de l'Union des Ecrivains :

« La tâche de l'écrivain ne se borne pas à défendre ou à critiquer tel ou tel système de distribution du revenu social, à défendre ou à critiquer telle ou telle forme d'organisation étatique. La tâche de l'écrivain est de traiter des sujets plus universels et plus éternels : les mystères du cœur et de la conscience humaine, la rencontre de la vie et de la mort le dépassement de la douleur spirituelle et les lois jaillies des profondeurs insondables des millénaires, qui accompagnent l'histoire de l'humanité et dureront jusqu'à ce que le soleil s'éteigne. »

Cette dernière vision prophétique de la mission de l'écrivain est pour nous d'autant plus saisissante qu'en lisant *Le Pavillon des cancéreux* nous avions l'impression de contempler un de ces merveilleux tambours des grandes églises romanes où les personnages du temps, paysans, princes, prélates, filles, moines, sont fixés dans la pierre avec la plus grande liberté, tel prince ou tel prélat pouvant être précipité aux enfers pendant que le mendiant et le prisonnier entrent avec grâce au paradis...

A. POSTEL-VINAY.

P. S. — En dernière heure, nous apprenons que Soljénitsyne vient d'être exclu de l'Union des Ecrivains soviétiques.

Histoire de la Milice

par J. Delpierre de Bayac

Un livre * qui apporte une utile contribution à l'histoire de la Deuxième Guerre mondiale en décrivant un des phénomènes les plus sombres de l'occupation et l'un des plus accablants pour le gouvernement de Vichy, qui ne s'en désolidarisa qu'à la débâcle d'août 1944.

La Milice groupa environ 30.000 Français, dont la moitié venait, bon gré mal gré, du S.O.L. (Service d'ordre légionnaire) de Vichy. Ses troupes : un mélange hétéroclite d'anciens Camelots du roi, d'aventuriers, d'anciens combattants, de repris de justice, de jeunes exaltés. A sa tête, des chefs qui, de Joseph Darnand à Philippe Henriot, étaient des cerveaux fumeux sans autre doctrine qu'un collaborationnisme exacerbé, un anticommunisme sommaire et un antiguillisme virulent.

A leur actif, une série d'exactions, de tortures, d'assassinats — dont ceux de Jean Zay, de Georges Mandel, de Victor Basch (le président octogénaire de la Ligue des Droits de l'homme) et de sa femme — rivalisant, et souvent précédant ceux de la Gestapo.

Abandonnée par Pétain et Laval, la Milice finit lamentablement. Quand les troupes françaises marchent vers Paris, c'est la panique. Les moins compromis voudraient attendre les Alliés, mais les autres savent bien qu'ils seront massacrés par leurs compatriotes. Le 17 août, dernier jour de l'occupation, la plupart se déclinent au départ, avec femmes et enfants qu'ils n'osent pas laisser derrière eux. C'est une course éprouvante pour trouver de l'argent et des moyens de transport (les cheminots sont en grève). Finalement, 4.000 miliciens fuient, dont beaucoup périront sur le front de l'Est. Leur chef, Joseph Darnand sera exécuté au fort de Châtillon le 10 octobre 1945.

* Les Droits de l'écrivain (Ed. du Seuil, 1969).

* Fayard, éd.

IN MEMORIAM

Marie Oyon

Nous venons d'apprendre le décès de Mme Marie Oyon, survenu au Mans le 11 octobre, dans sa 71^e année.

Née le 31 décembre 1898, à Montoire-de-Bretagne (Loire-Atlantique), Mme Oyon est entrée dans la Résistance avec son mari, qui était alors chef départemental de l'Armée secrète.

Arrêtée le 21 février 1944, elle était déportée à Ravensbrück et son mari était envoyé à Amstetten, où il décédait le 27 mars 1945.

Mme Marie Oyon fut libérée le 14 avril 1945. A son retour, elle fut élue conseiller général, puis député de la première Constituante, puis conseiller de la République.

Mais elle dut assez rapidement se retirer de la vie politique, sa santé ayant été durement éprouvée par les souffrances de la déportation.

Elle était titulaire de la médaille de la Résistance et de la Croix de Guerre. Elle avait toujours refusé de recevoir la Légion d'Honneur.

La nouvelle de sa mort a jeté la consternation parmi ses compagnes de captivité.

Olga NICOUX.

Nénette d'Halluin

Nous avons ressenti une profonde tristesse en apprenant la mort subite de notre camarade, Mme d'Halluin.

Toutes celles d'entre nous qui ont connu Nénette, savent la richesse et l'ampleur de son dévouement au service de ses camarades de déportation, que ce soit à Roubaix où elle vécut la plus grande partie de sa vie ou dans la Creuse où, depuis quelques années, elle était venue vivre.

On la trouvait toujours accueillante et disponible, remontant le moral de celles qui faiblissaient, s'ingéniant à trouver les solutions aux nombreux problèmes dont on l'entretenait.

Entrée dans la Résistance avec son mari dès 1940, elle fut parmi les premiers éléments qui constituaient le réseau franco-belge Action, ayant pour but, outre de faciliter le retour dans leur pays des combattants alliés, prisonniers évadés, de recueillir des renseignements et de diffuser une propagande anti-nazie.

Dénoncés à l'ennemi, Nénette ainsi que son mari furent arrêtés le 12 juin 1942. Ce fut alors un long périple qui l'amena de la prison de Loos à Ravensbrück.

Le souvenir de Nénette restera vivant parmi nous.

A.-M. BOUMIER.

VIE DES SECTIONS Section Parisienne

26 novembre 1969

Le dîner de rentrée auquel toutes les camarades de l'A.D.I.R. sont cordialement invitées aura lieu le mercredi 26 novembre 1969 au restaurant des Français Libres, 6, square du Champ-de-Mars. Prix du repas tout compris : 22 francs. Prière de s'inscrire chez Mme Billard, 13, rue du Vieux-Colombier, cu à l'A.D.I.R.

11 janvier 1970

sera la date de la réunion traditionnelle à l'occasion de Noël. Elle aura lieu à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris-7^e.

Un goûter sera offert, et les enfants de moins de 12 ans recevront un jouet. Mme Billard vous attend très nombreuses à cette réunion amicale et vous prie de faire inscrire vos enfants.

DÉCORATION

Notre camarade Mlle de Montalembert a été nommée chevalier de la Légion d'Honneur, juillet 1969.

INFORMATION

Notre amie Caroline Ferriday, lors de son récent passage à Paris, nous a chargées de rappeler son adresse : 875, Park Avenue, New York, N.Y. 10021, téléphone : University 1-2244, aux camarades de l'A.D.I.R. résidant aux Etats-Unis ou de passage à New York. Elles pourront l'y joindre du 15 novembre au 1^{er} avril.

ATTENTION !

Nouveau numéro de téléphone
de l'A.D.I.R. : 551-34-14

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Laurent, petit-fils de notre camarade Mme Ginette Billard, Aix-les-Bains, 17 septembre 1969.

Fanette, petite-fille de notre camarade Mme Clair, déléguée de l'A.D.I.R. pour le département de la Haute-Savoie. Annecy, 29 juin 1969.

Anne, petite-fille de notre camarade Mme Thanguy. Rennes, 1^{er} septembre 1969.

Bruno, petit-fils de notre camarade Mme Lignerat. Paris, 15 septembre 1969.

MARIAGES

Gérard Lavergne, petit-fils de notre camarade Mme Duboin, a épousé Mlle Catherine Mouren. Paris, 10 juin 1969.

Alain, fils de notre camarade Mme Foires, a épousé Marie-France Thibault. Nogent-sur-Marne, 9 juillet 1969.

Claude Gibault, fils de notre camarade Mme Gibault, a épousé Dominique Boutbien. Paris, 26 juillet 1969.

Sa sœur, Christiane, a épousé Gualtiero Ugolini. Olivet, 1^{er} septembre 1969.

Jean-Noël Amar, petit-fils de notre camarade Mme Hommel, a épousé Claude Rolland. Fermanville, 22 septembre 1969.

Marc Zamansky, fils de notre camarade Mme Zamansky-Hervé, s'est marié à Paris en juillet 1969.

Marie-Claude Vallée, fille de notre camarade Mme Vallée, a épousé Daniel Deshayes. Le Mans, 5 juillet 1969.

Guy Poirot, né au camp de Ravensbrück, s'est marié le 9 juillet 1969.

Michel Anthionoz, fils de notre présidente et camarade Mme Geneviève de Gaulle-Anthonioz, a épousé Mlle Sydney Vandecar Russell. Paris, 25 octobre 1969.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Lemberger est décédée. Haguenau, 13 juin 1969.

Notre camarade Mme Oyon a perdu son fils. Le Mans, 21 septembre 1969.

Notre camarade Mme Oyon est décédée. Le Mans, 11 octobre 1969.

Notre camarade Mme Robin-Zavadil a perdu son mari. Conflans-Sainte-Honorine, 19 juin 1969.

Notre camarade Mme Berthe Thiriart a perdu son mari. Paris, juin 1969.

Notre camarade Mme Toussaint a perdu sa belle-mère. Noisy-le-Sec, 6 octobre 1969.

Nos amies suisses, anciennes convoyeuses de la Croix-Rouge, Mme Irène Sahebjam et Mlle Esmaralda de Galatti ont perdu leur mère. Février et août 1969.

Notre camarade Mme Barrière a perdu son mari. Ruch, 22 juillet 1969.

Notre camarade Mme d'Halluin (Nénette) est décédée. Saint-Sulpice-le-Dunois, 4 octobre 1969.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'A.D.I.R.

Si ce bulletin vous intéresse, si vous partagez les points de vue des Anciennes déportées et internées de la Résistance, vous pouvez devenir membre de la Société des Amis de l'A.D.I.R., 233, boulevard Saint-Germain, en versant, soit une cotisation de membre bienfaiteur se montrant à 100 F, soit une cotisation de membre souscripteur compris entre 10 et 50 francs.

C.C.P. : Société des Amis de l'A.D.I.R.
n° 8085-54, Paris.

Vous recevrez *Voix et Visages* à sa parution, c'est-à-dire tous les deux mois environ.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain
PARIS-VII

Métro : Chambre des Députés
Autobus : 63 - 84 - 94

Cotisations Adhérentes : 5 F minimum

C.C.P. PARIS 5266.06

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ

Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris